

Bastienne GERE

« TU M'EN DIRAS DES NOUVELLES »

ANNAEDITIONS

Ce livre numérique a été publié via Bookelis

Manuscrit protégé par ©Copyright France 2013

À Colette...

## RENDEZ-VOUS AVEC LONDRES

Il y a tellement de tout, aujourd'hui, quand on regarde bien. Mais à certains endroits, dans certaines villes, dans certaines rues, dans certains quartiers, il y a plus encore...

... Des gens qui parlent fort, qui rient, qui pleurent. Des gens qui jouent du violon, assis dans un fauteuil. Des gens qui regardent du haut des fenêtres, qui font des numéros de cirque. Des gens qui attendent leur train, d'autres qui attendent leur tour. Il y a ceux qui trébuchent, ceux qui ont la main légère, ceux qui sont heureux, qui sont silencieux. D'autres sont des statues, d'autres ramassent des clés.

... Des gens qui boivent des cafés, qui veulent être écoutés. Ou encore ceux qui lisent, qui somnolent, qui dorment sur le flanc de leur chien. Ceux qui promènent une canne, ceux qui parlent russe ou portugais. Ceux qui aiment les couleurs, qui regardent ceux qui regardent le jongleur...

... D'autres qui boitent, qui prennent des photos, qui n'aiment pas la sirène de la police. Des gens qui oublient, qui dessinent. Des qui ont des poussières dans les yeux, des étoiles dans le cœur. D'autres qui n'aiment pas les parcs, qui n'aiment pas les gens. Les gens qui regardent en l'air, les autres en costard. Des gens tout noirs. Des artistes au coin des rues. Ceux qui contemplent la vie des autres, ceux qui marchent vite. Des gens qui portent des plateaux, qui sont perdus. Ceux qui observent le grand œil, qui s'imaginent ailleurs. D'autres qui courent, qui ont mal au cœur. D'autres encore qui font semblant de ne rien voir, qui noient leur désespoir. Des qui sont guides ou comédiens. Des qui comparent les prix, d'autres qui ne prennent pas garde.

... Certains roulent à gauche, portent une capuche. Des qui disent au revoir, qui parlent pour ne rien dire. Des qui attendent qu'ouvre la chocolaterie, des qui se gonflent les poumons de l'air de la ville. Ceux qui visitent, qui se cultivent. Ceux qui

essaient... ... Et les derniers, qui  
regardent danser la roue. Pourtant, il manque Toi.  
Toujours Toi. Au coin  
de toutes ces rues, parmi tous ces gens. Toi...



## QUELQUES SOLEILS

- Sortez ! -  
Non ! -  
Immédiatement ! - Non !  
“Déstabilisé”. Le mot c'était “déstabilisé”. Impuissant,  
incapable, incompétent. Et comme un con. -  
Mais... je ne vous demande pas votre avis. Sortez. Tout de  
suite ! - Non !  
Ce n'était pas un “non” insolent. Pas un “non” provocateur. Ni  
fier, ni prétentieux. Aucun refus de l'autorité, aucune rébellion  
en sommeil. Aucune volonté d'épater les petits camarades tout  
autour. Juste un “non”.  
Et il n'y avait rien à faire. Absolument rien. La faire  
sortir de force ? Il se voyait  
déjà avec les parents dans son bureau, et le principal du  
collège, et l'avocat, et le juge avec sa robe noire. Et l'argent  
pour rembourser tout ce beau monde... Alors pas en ce  
moment ! Rien, il n'y avait rien à  
faire. Il sentait bouillir de l'eau au fond de son ventre. Il se  
liquéfiait, comme une goutte de pluie qui s'étale sur une vitre.  
Et les autres, dans la classe, étaient tout aussi interdits que lui...  
- Mademoiselle, je ne vais pas le répéter... ! - ...  
- Sortez ! -  
Non. Vous vous êtes répété, Monsieur. Dans un  
autre contexte, dans un dîner entre amis, avec des verres de vin  
posés sur une belle nappe rouge, il aurait ri. De bon cœur, le  
sourire facile. Mais là, il ne pouvait pas.  
“Coincé”. Le mot c'était “coincé”. Pris au piège. Devant un

peloton d'exécution qui déjà se repassait la trame de l'épisode. Dans la tête des enfants, ça se bousculait, ou ça allait au ralenti... tout dépendait de la faculté de comprendre. Mais tous ces gosses avaient conscience de vivre quelque chose. Pas une chose au hasard, sans importance et éphémère. Non. Quelque chose. D'inédit, de rare, d'extraordinaire. À marquer dans les annales... Mais pas les annales du brevet des collèges, du baccalauréat... Pas ces annales-là. Étrangement, ils étaient aussi perdus que lui... Et les dessins brillaient sur le cahier de la petite effrontée du troisième rang près de la fenêtre. Ces petits dessins de gamine un peu naïve, qui se donnait des airs, qui ne disait jamais rien. Mais qui dessinait. Dans sa tête, sur son estrade, tout se mettait à valser. Il était muet, aphone. Il essayait de se rappeler ses cours de pédagogie. Ce qu'on lui avait appris dans ces cas-là. L'art de faire un cours en 5 étapes. 1, 2, 3, 4, 5... Mais rien là-dedans, dans toutes ces conneries vides, rien ne l'aiderait. Pas un seul cas d'école, aucun chapitre intitulé "Le Non".

Il transpirait à grosses gouttes et la gosse cessa de le regarder. Il voulait se donner bonne conscience en essayant de déchiffrer un sourire espiègle sur son visage de poupée, un regard hautain. Quelque chose pour la punir, pour avoir le dernier mot. Mais toujours rien. Alors il se rappela. Pourquoi ce "sortez" et puis ce "non".

"Analyser". Le mot c'était "analyser". Mais tout ça en une fraction de seconde. Une portion d'angoisse. Pourquoi ces petits dessins, ces gribouillages de bas de pages, ces deux ou trois minuscules soleils aux crayons de couleur l'avaient-ils agacé ?

Elle n'y était pour rien.

Ce matin, sa femme n'était toujours pas revenue. Hier soir, elle avait claqué la porte, en y coinçant son écharpe et puis elle avait tiré dessus, comme elle tirait chaque jour un peu plus sur les ficelles de leur couple. Avec sa petite valise verte à la main, deux ou trois vêtements, même pas de quoi tenir une semaine.

Ses cheveux décoiffés et le rimmel qui coulait. Les portes qui se fermaient et les vases qui volaient. Ce

matin, un message de sa mère sur le répondeur : « Ton père va... de plus en plus mal... Mais ne t'inquiète pas... Mais viens vite... À plus tard mon chéri... ». Ce matin, le voisin qui avait encore bousculé le portail en se garant.

Ce matin les feux qui avaient refusé de passer au vert. Ce matin les emmerdes et le crachin de mars... Et des dessins sur un cahier. Des dessins de soleil, de bouches qui souriaient, d'yeux qui ne pleuraient pas. Tout ce que n'était plus sa vie. Alors, face à ce bonheur étranger, ces coloriations faciles de la vie qu'il aurait pu mener, il avait sévi, sans réfléchir :

- Sortez !

Et maintenant ? Reprendre comme si de rien n'était ? Ou s'énerver sur cette gamine et sur la terre entière ? Soulager enfin ce cœur qui bouillonnait depuis des mois, des années ? Toujours sans voix. Les autres ne disaient rien. Leurs yeux étaient plongés dans les siens, cherchaient des repères. Eux aussi étaient perdus. Dans leur petite vie d'écoliers, ils n'avaient jamais assisté à cela. Alors que faire ?

Sortir tout de suite.  
immédiatement.

Sortir  
Sortir...



## LA VALSE

Paris...

Les musiciens tremblent, ils ont froid. Leurs instruments  
frissonnent sous les bourrasques. Frileux, ils crissent sous les  
doigts enflammés qui les malmènent. Contrebasses et  
violons. Les archers dansent le long des cordes pour se  
réchauffer. Tu me souris, je te suis.

Aveuglément. Les pavés roulent sous nos pieds.  
Leur manteau de givre veut nous faire trébucher. La Seine  
s'ennuie. Elle se coule entre les berges, paresseuse et  
nonchalante. Puis soudain elle entend, elle écoute, elle vibre.  
Elle se déchire. Ses deux grands bras nous encerclent pour  
nous surprendre.

Nous, les saltimbanques du bout de l'île... Nous, avec  
nos rires et nos musiques... Ta main sur ma  
hanche, nos doigts mêlés... La valse...

Les violons pleurent. Un pas, deux, trois. Tes yeux dansent, je  
virevolte. Le vent s'invite à la ronde. La musique m'enivre.  
Plus rien n'a désormais le pouvoir de nous arrêter. Plus rien...  
Nos jambes s'effleurent, j'ai la tête qui tourne. Je crois que  
c'est le froid. Mais non, c'est Toi, c'est la valse, c'est Paris.  
La bise fait grésiller les cordes. Et voilà que les flocons se  
mêlent à nos corps transis. Je souffle dessus, je brise leurs ailes,  
je les fais danser. Comme des milliers de paillettes.



Le ciel tourne, tout s'étirole. Nous dansons encore. Qui  
pourrait bien nous arrêter de toute façon ? Ma tête  
chavire en arrière, des frissons fourmillent dans mon cou.  
J'avale avec délice de grandes goulées de cet air qui fleure bon  
l'hiver. Il n'y a plus que ta main pour me retenir maintenant.  
Un, deux, trois... Les  
violons s'emballent, se pressent, se hâtent. Je souris au  
monde qui bourdonne, ivre de joie. Je ne veux pas que cela  
prenne fin. Mais les musiciens se  
fatiguent et leurs mains maladroites dérapent. Je le vois bien, tu  
sais. Je ne suis pas si naïve. Tant pis. Là, dans tes bras, le  
monde est parfait. Tout semble si simple, le temps d'une  
mesure, de quelques notes.

Les mystères et les rêves sont là, quelque part. Mon  
manteau se gonfle de vent. D'autres amants nous frôlent, avec  
leurs songes dans les yeux. Les violons et les  
rires... Les pas se pressent.

Claquements de talons sur le sol gelé. Je te perds.  
On t'échange contre un autre, un nouveau, tout chétif, qui n'a  
même pas encore les lèvres gercées par le froid. C'est parce  
qu'il vient seulement de commencer à tourner, à goûter à la  
magie. Un arriviste, quoi ! Pourtant, je ne peux pas  
m'arrêter, mon spectacle n'est pas fini. C'est une clé dans mon  
dos. Une clé à remonter comme ces jouets pour enfants. Mon  
ruban se déroule. Tu la remonteras, dis, ma clé ? Si elle  
tombe... Mon jeune danseur est grand, il a les mains  
gelées. Et Toi, où es-tu ?

Mes bottines fouettent les pavés de Paris, mon esprit engourdi  
n'assimile plus tout ce qui tourbillonne autour de moi. Il n'y a  
plus que mes yeux pour discerner encore les lumières et les  
silhouettes. À ton cou, une ballerine  
dans son manteau de neige. Je mène soudain la danse, je me  
rapproche, j'attends le contretemps. Et puis je bondis,  
j'échappe aux longs bras étrangers, je te reconquiers. Tes joues  
sont empourprées par le froid. T'ai-je manqué ?